



Gustave.

Le 2 avril à 4½ h. du soir. 1876.
 Merci, mille fois merci, mon amour
 chéri, je suis heureuse. Je viens de recevoir ta bonne et longue lettre commencée à Bordeaux et finie à Paris. Je suis fâchée de m'être plainte au commencement de ma lettre, mais je te l'envoie tout de même, cela sera ma punition. Embrasse, embrasse moi chéri et faisons la paix. Si tu savais comme tes lettres me font du bien, elles sont si bonnes, si aimantes. Tu nous aimes trop, dis-tu, tu aimes trop les enfants et ta femme, oh, non, chéri bien aimé, tu ne peux pas trop nous aimer. Aussi pour ma part je n'en aurais jamais assez et je voudrais faire l'impossible pour que tu m'aimes encore davantage. Malgré tout mon bon vouloir, il faut que je te quide encore. Commence mon vitain chéri, n'est-ce pas plus soigneux de ta santé? Comment peux-tu faire la folie de tant te fatiguer; il fallait rester 1 jour de plus à Bordeaux et ne pas tout faire le même jour. Et ce mal de tête et les étourdissements que tu as ressentis, il faut faire attention, mon aimé, je t'aime tant et nous avons 5 petits enfants, il faut donc, coûte que coûte, que mon petit entêté se soigne et faire passer sa santé avant ses affaires. Je sais bien que tu vas te récrier, c'est justement

parce que tu as femme et enfants, et que tu les ai-
mes trop, qu'il faut que tu travailles. Et bien,
mon amour chéri, franchement, vivons plus simple-
ment à ton retour, pour que tu ne sois pas forcé de
tant travailler. Vois-tu, c'est bon d'être riche et de
donner des aides à ceux qu'on aime, mais il vaud-
rait mieux avoir un cœur et une cheminée que d'avoir
l'aisance justement qu'on a l'aisance le cœur manquant.
Je veux absolument que tu soies un traitte-
ment et que tu ailles aux eaux si le médecin
le reconnaît nécessaire; pas d'excuse, pour les affai-
res surtout. Il faut m'obéir, et devrais-tu rester
en Europe 3 mois de plus, il faut que tu te soignes.
Cela ne t'avancerait pas beaucoup d'arriver en
juin à Paris pour rester au lit; tes affaires se-
raient souffrir. elles pas? Et moi, chéri aimé, je
souffre tant quand je te vois souffrir! Ne fais
pas le rebelle, je vais écrire à nos sœurs, à nos
amis, à ton médecin même, s'il le faut, de te
garder de force pour te soigner. Oh, cette sépa-
ration de quelques mois m'est si cruelle, que je demande
de toutes les forces de mon âme, à Dieu, qu'elle
te soit au moins profitable à ta santé. Je ne
résine plus de here, vois-tu, je veux ton amour, et
ton amour ne peut aller sans ta santé. Soigne
toi, je t'en prie. Tache d'éviter l'humidité, les

averses enfin tout, tout ce qui te fait mal, et tu te
as été bien prudent de prendre des bains de Douche,
à bord ? je ne te crois pas. — J'ai reçu ta lettre de
Lisbonne hier, 1 avil, et celle de Bordeaux, aujour-
d'hui 2 avil à 7 1/2 heures du soir. C'est un dimanche,
j'étais au Largo dos deões, et c'est Emilio, en ve-
nant chercher les enfants qui me l'a remise. M^{re}
Emil s'avait apportée avec D^{re} Maria Anna. Juge ché-
ri de la bonne surprise, du bon poisson d'avil, 2
lettres coup sur coup, et 2 lettres d'un certain petit
mari que je fais la folie d'aimer follement
après bientôt 8 ans de mariage. Vois-tu j'ai l'air
froide, mais c'est peut-être pour cela que le feu
intérieur me brûle encore davantage. Je t'aime
je t'aime. Je suis benueuse de te savoir à Paris,
tu as été bien bien bon de m'écrire un petit mot
pour m'annoncer ton arrivée dans cette ville. Je vais
te prier, mon chéri de ne pas trop te fatiguer. Ne
travaille pas trop tard, repose toi bien les nuits et
ne m'écris pas passé 10 heures, c'est déjà trop pour
toi qui es souffrant. Tu te diras peut-être ma
femme ne sait pas ce qu'elle veut, elle me gronde
de ne pas lui écrire assez longuement et me défends de
trop me fatiguer en écrivant, entendons-nous, je
ne veux pas que tu m'écrives passé une heure
raisonnable, mais il faut toujours m'écrire pour

te débarrasser l'esprit, comme tu dis, et je suis heu-
reuse de le croire. Que dis-tu, cher petit ty-
ran d'une femme qui dit, je veux, à chaque
instant ? - Feras-tu le rebelle ? - Non bien sûr,
car mon chéri sait que ce je veux, c'est tou-
jours une prière dans la bouche de sa bien aimée.
J'ai assez fièvre et bonheur de souligner ces 3
mots ! ? ! Après avoir lu ta bonne lettre j'ai embras-
sé passionnément les enfants qui se trouvaient
autour de moi, je les ai embrassés pour toi et
pour moi. Ils sont beaux, nos enfants, mais il
n'y a rien d'étonnant ils me viennent de toi...
Que Dieu te bénisse, mon aimé, te donne de la
santé, du courage et du bonheur dans tes affaires
et qu'il nous conserve aussi, heureux, les enfants
et moi ! - Nous avons quitté le Largo dos deões
à 8 heures, je suis rentrée avec les enfants, me
suis mise à mon aise et ai rouvert ma let-
tre qui était déjà entre les mains de papa pour
l'annoncer l'arrivée de ta lettre et causé un peu
avec toi. Comme cela serait bon, si au lieu
de t'écrire, j'étais assise sur tes genoux et à
bavarder avec toi, mais ne parlons pas de cela
Je t'aime tant, il faut donc te soigner pour
que nous puissions jouir pleinement de notre bon-
heur à ton retour. Je t'aime. Eugénie Masset